

— Extension du concept d'hédonisme. Repenser les désirs et les satisfactions des animaux —

Michel Kreutzer

En hommage à René Mislin¹

Il peut paraître curieux qu'un éthologue se demande si les mœurs des animaux sont parcimonieuses ou prodigues, prosaïques ou lyriques, austères ou hédonistes². Ce vocabulaire n'est pas en usage dans sa discipline ; il en dit beaucoup plus sur la subjectivité d'un observateur lettré que sur l'objectivité d'un scientifique rigoureux. Aussi, pour respecter un niveau souhaitable de scientificité, l'éthologue Heini Hediger recommandait de ne pas faire d'anthropomorphisme, c'est-à-dire d'éviter d'accorder aux animaux des qualités spécifiques à notre propre esprit³. Toutefois, alors que les animaux déploient des conduites qui ressemblent tant aux nôtres, est-il concevable de les soustraire au jeu de nos analogies et de se refuser à employer toute la richesse de notre lexique pour le décrire ? Comme nous, les animaux mangent, boivent, dorment, se querellent, jouent, communiquent, se reproduisent, élèvent des jeunes, font preuve de sociabilité. Bref, ils ont une vie de relation et c'est parce que nous nous sentons si proches d'eux que nous leur prêtons spontanément nos pensées, nos désirs, nos volontés, nos desseins, notre conscience.

Du reste, ces projections de notre imaginaire s'opposent-elles vraiment à la neutralité scientifique radicale prônée par Heini Hediger ? Ces analogies

-
1. René Mislin, éthologue et philosophe, est professeur émérite à l'université de Strasbourg. Son ouvrage, *Le comportement hédonique, ou la quête des plaisirs*, Saint-Denis, Publibook, 2012, nous a ouvert la voie de l'étude de l'hédonisme des animaux et des humains.
 2. Ce texte doit beaucoup aux remarques et corrections d'Annie et Gérard Dressay ; je les remercie. Je suis très reconnaissant envers Flora Souchard pour les documents et les précisions qu'elle m'a fournis sur les descriptions animalières en littérature. Les observations de Pascal Carlier, Pauline Delahaye, Astrid Guillaume, Marie Pelé m'ont permis d'améliorer mon manuscrit.
 3. Heini Hediger, *Psychologie des animaux au zoo et au cirque*, Paris, René Julliard, 1955 [éd. orig. *Skizzen zu einer Tierpsychologie im Zoo und im Zirkus*, Zurich, Büchergilde Gutenberg, 1954]. Cet auteur parle d'« assimilation » pour désigner notre tendance à humaniser les « bêtes » et celle des animaux à nous considérer comme des partenaires de leur vie sociale. Selon lui (p. 153), l'histoire de l'éthologie est celle de la lutte contre une incoercible propension à humaniser l'animal : « Cette tendance réside au fond de tout homme. Le biologiste lui-même doit prêter grande attention à ce qu'aucun anthropomorphisme ne se glisse en lui. » Il précise par ailleurs (p. 31-32) que : « L'histoire de la psychologie des animaux comporte une époque – qui s'est étendue jusqu'à notre siècle – où cette science n'a, en grande partie, reposé que sur des anecdotes incontrôlables, souvent fort touchantes, mais qui, toutes, avaient tendance à rapporter l'animal à l'Homme. »

**É. Baratay (dir.), L'animal désanthropisé,
Paris, Éditions de la Sorbonne, 2021**

ne seraient-elles pas un puissant outil heuristique? En effet, comment appréhender le comportement animal sans lui affecter une finalité? Comment accéder à la connaissance des animaux en leur déniaient un univers mental qui leur soit propre, de l'intelligence, des affects, des émotions, voire, au moins pour certains primates, le sentiment d'exister? Ces questions ouvrent un champ de réflexions immense et suscitent d'intenses débats. Alors que, depuis plusieurs années, de nombreuses études nous ont convaincu de l'existence d'une souffrance animale, nous considérerons ici un point complémentaire : les animaux ont-ils une vie hédoniste? Nous allons constater que des auteurs d'horizons extrêmement divers se réfèrent à l'hédonisme pour décrire la vie animale et nous permettre de la concevoir. Ensuite, nous devons évoquer l'origine et les fonctions du plaisir, puis les bases archaïques sur lesquelles la quête hédoniste s'élabore. Les activités ludiques nous permettent de relever bien des similarités entre animaux et humains. Pour conclure, nous plaçons pour une évolution du lexique éthologique permettant de décrire au mieux la vie de relation.

Plaisir de la narration et narration du plaisir : poème animalier et récit naturaliste

Depuis longtemps, les poètes savent élaborer des récits mettant en scène nos sentiments et nos représentations, sous couvert de dépeindre la vie animale. À propos de « Cohorte », un poème de Saint-John Perse, Flora Souchard nous donne un exemple⁴. Le poème décrit l'imaginaire « Krahac », qui, en son vol, ne fait « point que pêcher ; il s'éprend, l'aile ferlée, de dériver sur l'eau tout un jour et une nuit : il est aise, il est quitte, il flotte et s'enfle sous sa plume ». Flora Souchard commente ce texte ainsi :

L'union maximale du langage et de la vie [...] se fait [...] sous le signe du plaisir, [...] les actions animales sont loin d'être toutes axées vers la survie, et le vol est source d'exaltation. Comment savoir néanmoins si le plaisir décrypté dans les manœuvres aériennes, et retranscrit par l'exubérance verbale, est pensé du côté des animaux [...]. Nulle preuve, sauf si, comme Perse, nous invoquons « l'intuition au secours de la raison » et faisons le pari que l'oiseau agit aussi par recherche de bien-être⁵.

Comme Saint-John Perse, le naturaliste Charles Darwin octroyait aux animaux une sensibilité similaire à la nôtre dans *La filiation de l'homme et la sélection liée au sexe*, publié en 1871 ; cela lui a permis d'étayer sa théorie de la sélection sexuelle. À la lecture de son ouvrage, on découvre que cet auteur évolutionniste, par ailleurs plein de rigueur, se laisse parfois emporter par ses inférences, notamment lorsqu'il cherche des arguments à l'hypothèse selon laquelle, chez les oiseaux, les femelles sélectionnent leur partenaire en fonction de critères esthétiques. Darwin va même jusqu'à se projeter dans la tête et le corps de ces

4. Flora Souchard, « Quand les oiseaux donnent forme aux mots. Une lecture de "Cohorte", de Saint-John Perse (1887-1975) », dans Éric Baratay (dir.), *Aux sources de l'histoire animale*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2019, p. 37-48.

5. *Ibid.*, p. 47.

volatiles : « Lorsque nous apercevons un oiseau mâle déployer soigneusement ses plumes gracieuses ou ses couleurs splendides devant la femelle, tandis que d'autres oiseaux, dépourvus d'une coloration comparable, ne se livrent pas à un tel déploiement, il est impossible de douter que la femelle n'admire pas la beauté de son partenaire mâle⁶. » Nous voilà au cœur de notre interrogation : quand on parle du plaisir des animaux, s'agit-il vraiment du leur ou de celui que nous leur prêtons ? On trouve dans un dialogue de Tchouang-tseu une manière pertinente d'exposer ce problème :

Lors d'une excursion, Houei Cheu et son ami Tchouang-Tcheou s'étaient retrouvés sur la jetée qui surplombait la rivière Hao. Tchouang s'était exclamé :
 – Les poissons ! Vois comme ils s'ébattent librement, comme ils doivent être heureux !
 – Comment sais-tu qu'ils sont heureux ? Tu n'es pas un poisson ! avait ergoté le rhéteur.
 – Tu n'es pas moi, comment sais-tu que je ne puis savoir si les poissons sont heureux⁷.

Il en va des descriptions de la vie animale, qu'elles soient l'œuvre d'un poète, d'un philosophe ou d'un naturaliste, comme des mythes héroïques : c'est toujours la quête de plaisirs qui constitue le fin mot de l'histoire. Quête de plaisirs chez celui dont on décrit les actions mais également chez le lecteur ou le spectateur, dont les attentes empathiques se confondent avec celles des protagonistes. Ainsi, à propos des contes, François Flahault nous explique que, « [pour] l'auditeur ou le lecteur, ce n'est pas le message du conte qui importe d'abord – à supposer qu'il y en ait un –, c'est l'effet que produit sur lui le récit. [... C']est à travers ce plaisir vécu que le récit contribue à mettre en sens son expérience⁸ ». Et concernant l'*Odyssée*, François Dingremont nous assure que les « Grecs prenaient plaisir à entendre narrer les manières d'être et les façons de faire d'Ulysse. [... Celui-ci] plaît aux Grecs parce qu'il réussit des épreuves qu'eux, mais aussi chacun de nous, appréhendent, craignent et se réjouissent de passer⁹ ». Pour ces auteurs, le fil d'un récit tisse des liens entre une attente et une réponse. Le lecteur comme l'auditeur est conduit de tension en relaxation ; le sens du récit est indissociable des plaisirs qui l'accompagnent. Puisque ce sont les animaux qui retiennent ici notre attention, voyons ce qu'il en est à leur propos.

6. Charles Darwin, *La filiation de l'homme et la sélection liée au sexe*, trad. de l'angl. par Patrick Tort et al., Paris, Syllepse, 1999, p. 177 [éd. orig. *The Descent of Man and Selection in Relation to Sex*, Londres, John Murray, 1871].

7. *Les œuvres de Maître Tchouang*, trad. du chin. par Jean Levi, Paris, Éditions de l'Encyclopédie des nuisances, 2010, p. 142-143. Tchouang-tseu (littéralement « Maître Tchouang ») est l'appellation retenue par l'École française d'Extrême-Orient, mais la méthode pinyin lui préfère Zhuangzi. Le « vrai » nom de ce personnage, dont on ignore à peu près tout sinon qu'il vécut à l'époque dite des Royaumes combattants (V^e-III^e siècle avant notre ère), est Tchouang Tcheou (Zhuang Zhou), ainsi qu'il figure dans notre dialogue. L'appellation Tchouang-tseu (Zhuangzi) désigne à la fois le penseur et l'œuvre qui lui a été attribuée.

8. François Flahault, *La pensée des contes*, Paris, Anthropos, 2001, p. 10.

9. François Dingremont, *L'odyssée des plaisirs*, Paris, Les Belles Lettres, 2019, p. 13.

Les ouvrages des oiseliers du XVIII^e siècle nous fournissent l'illustration exemplaire d'une argumentation fondée sur des considérations hédonistes. Nous avons décrit par ailleurs les méthodes coercitives, tel l'aveuglement, qui permettent d'augmenter la durée annuelle durant laquelle les oiseaux chantent, afin d'agrémenter l'univers sonore des clients¹⁰. Après avoir minutieusement exposé les techniques à mettre en œuvre, Louis-Daniel Arnault de Nobleville, auteur d'un de ces traités, affirme que cela ne nuit pas au bien-être des oiseaux : « On peut aveugler de la même manière toutes sortes d'oiseaux de ramage ; loin de leur faire tort, ils n'en chanteront que mieux¹¹. » Pour justifier leurs méthodes, qui nous heurtent souvent en raison des contraintes, voire des souffrances qu'elles imposent aux oiseaux, la plupart des oiseliers recourent à une rhétorique invariable qui fait presque figure de théorie. Puisque les oiseaux se plaisent à chanter, ils considèrent que ces animaux n'en seront que plus heureux si les humains augmentent leurs performances dans ce domaine. En fait, cette prolepse, visant à désamorcer les réticences d'un lecteur ou d'un praticien, laisse entendre que des aversions devaient être surmontées.

En outre, dans le désir de faire mieux que la nature et de proposer aux amateurs des animaux toujours plus attractifs, les oiseliers apprenaient des compositions, souvent des airs de chansons, à des oiseaux captifs. Il semble que l'Europe ait eu l'exclusivité de cette pratique. Certes, la Chine, les Philippines, la Guyane et d'autres contrées ont connu et connaissent encore des concours de chants d'oiseaux élevés en cage, mais il s'agit d'individus « éduqués » à l'aide de chants de leur espèce, qui font office de « modèles ». Pourquoi l'Occident du XVIII^e siècle s'est-il distingué ? Nous retiendrons l'hypothèse qu'à partir du moment où les oiseaux, comme beaucoup d'animaux, ont été considérés par la philosophie empiriste comme des êtres éducatibles et sensibles, la tentation a été trouvée grande de profiter de leurs compétences pour les « améliorer ». Leur apprendre des mélodies humaines revenait à les civiliser, à les sortir de leur sauvagerie naturelle. On trouve une preuve de cette supériorité attribuée à la culture, à l'occidentale en particulier, dans un texte où Buffon affirme que les oiseaux de nos contrées chantent mieux qu'ailleurs :

Et à l'égard de la douceur de la voix et de l'agrément du chant des oiseaux, nous observons que c'est une qualité en partie naturelle et en partie acquise ; la grande facilité qu'ils ont à retenir et répéter les sons, fait que non seulement, ils en empruntent les uns des autres, mais que souvent ils copient les inflexions, les tons de la voix humaine et de nos instruments. N'est-il pas singulier que dans tous les pays peuplés et policés, la plupart des oiseaux aient la voix charmante et le chant mélodieux, tandis que dans l'immense étendue des déserts de l'Afrique et de l'Amérique, où l'on n'a trouvé que des hommes sauvages, il n'existe aussi que des oiseaux criards, et qu'à peine on puisse citer

10. Martine Clouzot, Michel Kreutzer, « L'*Umwelt* des oiseaux. Où l'éthologie s'aide de l'histoire », dans Éric Baratay (dir.), *Croiser les sciences pour lire les animaux*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2020, p. 143-155.

11. Louis-Daniel Arnault de Nobleville, *Aëdologie, ou Traité du rossignol franc, ou chanteur ; contenant la manière de le prendre au filet, de le nourrir facilement en cage, & d'en avoir le chant pendant toute l'année. ouvrage accompagné de remarques utiles & curieuses sur la nature de cet oiseau*, Paris, Debure, 1751, p. 103.

quelques espèces dont la voix soit douce et le chant agréable? Doit-on attribuer cette différence à la seule influence du climat¹²?

Buffon laisse peu de place à l'incertitude : les animaux nous entourant bénéficient de qualités que nous nous attribuons. Et quoi de plus agréable que de vivre en notre compagnie! Les textes que nous venons de mentionner expriment tous l'idée que la poursuite de plaisirs serait chez l'animal comme chez l'humain un puissant encouragement à l'action. Mais avant d'adopter ce point de vue, vérifions que nous ne sommes pas leurrés par nos inférences anthropomorphiques.

La place et les fonctions des plaisirs

Les animaux ne sont pas des machines et, de fait, la loi les considère comme des êtres sensibles¹³. Cependant, ce terme reste bien en deçà de ce que nous savons de la richesse des affects et des compétences mentales de nombre d'espèces. Il ne fait plus de doute que la vie animale est animée par des émotions, des attachements, des douleurs, de la souffrance et des formes de conscience.

Dans son célèbre ouvrage consacré aux émotions, Charles Darwin insiste en 1872, non seulement sur leurs fonctionnalités, mais aussi sur la filiation évolutive ayant permis à l'homme d'en hériter¹⁴. À l'en croire, la question ne serait donc pas de savoir si les animaux éprouvent des émotions, à l'instar des humains, mais plutôt quelle est l'origine de ces émotions, en particulier celle des plaisirs, et comment nous en avons hérité. Dans un ouvrage récent réunissant des observations, des réflexions et une compilation d'anecdotes, Marc Bekoff réaffirme que les émotions tiennent une place centrale dans la compréhension de la vie sociale et affective des animaux¹⁵. Ce chercheur a adopté l'approche dite « empathique » que Jane Goodall avait inaugurée en s'intégrant à un groupe de chimpanzés, ce qui lui avait permis d'observer des comportements qui seraient passés inaperçus sans cela¹⁶. Jane Goodall a décrit les affects qu'engendre la vie sociale de ces primates, tels que la « joie » lors de retrouvailles et la « tristesse » lorsqu'ils perdent un compagnon ou un jeune. Il est indéniable que les émotions éprouvées par de nombreuses espèces permettent à leurs membres de communiquer et de tisser une vie sociale¹⁷. Elles contribuent aussi,

12. Georges-Louis Leclerc de Buffon, *Histoire naturelle des oiseaux*, Paris, Imprimerie royale, 1770, t. 1, p. 21-22 (« La voix et l'ouïe »).

13. L'article L214 -1 du code rural (mai 2010) précise : « Tout animal étant un être sensible doit être placé par son propriétaire dans des conditions compatibles avec les impératifs biologiques de son espèce. » De son côté l'article 515-14 du Code civil (février 2015) notifie : « Les animaux sont des êtres vivants doués de sensibilité. Sous réserve des lois qui les protègent, les animaux sont soumis au régime des biens. »

14. Charles Darwin, *The Expression of the Emotions in Man and Animal*, Londres, John Murray, 1872.

15. Marc Bekoff, *Les émotions des animaux*, Paris, Payot, 2009 [éd. orig. *The Emotional Lives of Animals. A Leading Scientist Explores Animal Joy, Sorrow and Empathy*, Novato, New World Library, 2007].

16. Jane Goodall, *The Chimpanzees of Gombe. Patterns of Behavior*, Cambridge, Harvard University Press, 1986.

17. Florent Kohler, *L'animal qui n'en était pas un*, Paris, Sang de la terre, 2012; Pauline Delahaye, *Des signes pour le dire. Étude sémiotique des émotions complexes animales*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2019.

au niveau individuel, à mémoriser des événements, agréables ou fâcheux; elles donnent une « couleur » aux souvenirs et peuvent participer à l'élaboration d'une conscience phénoménale¹⁸.

La reconnaissance de ces propriétés permet d'affirmer que des animaux possèdent une forme de sentiment d'existence et une capacité de « sentience¹⁹ », un terme qu'Astrid Guillaume s'est employée, avec succès, à réintroduire dans la langue française. Il est ainsi défini dans le récent Larousse : « [Pour] un être vivant, capacité à ressentir les émotions, la douleur, le bien-être, et à percevoir de façon subjective son environnement et ses expériences de vie²⁰. » S'appuyant sur les travaux de Harry Harlow ainsi que sur une connaissance de la clinique humaine, John Bowlby a élaboré une théorie générale de l'attachement, pour laquelle l'effet d'une imprégnation irrépensible s'adjoint à la mémorisation d'un être particulier envers lequel un jeune animal oriente ses demandes de protection et d'affection²¹. Ensuite, un grand nombre de travaux en éthologie, neurophysiologie et endocrinologie, ont enrichi notre connaissance de l'affectivité des animaux²². On considère aujourd'hui qu'il est approprié d'utiliser le terme « douleur » pour les vertébrés, et même le mot « souffrance » quand, de surcroît, est mise en évidence, comme chez les oiseaux et les mammifères, une dimension émotionnelle qui se traduit par des postures de retrait, de prostration, ou encore une perte d'appétit²³. Ces considérations ont participé à l'émergence de la notion de « bien-être », que les chercheurs s'emploient à définir et à réglementer, notamment pour les animaux de compagnie et d'élevage²⁴.

L'hédonisme n'est qu'une des multiples aptitudes dont l'évolution a doté certaines espèces, et notamment la nôtre. Nous devons à James Olds, et ce, dès 1956, la preuve que les animaux sont des êtres qui éprouvent et recherchent du plaisir²⁵. Cet auteur a montré que des rats stimulent certains de leurs centres nerveux en s'administrant de légères impulsions électriques à un rythme effréné et pendant des heures entières. Des images qui ne laissent pas de nous étonner. Ces travaux ont abouti à la découverte des circuits dits « de récompense » au sein des vertébrés. Ces réseaux de neurones libèrent de la dopamine et des opiacés endogènes qui sont, non seulement à la source du « bien-être », mais aussi impliqués dans toutes les activités accompagnées de contentement, comme la réussite d'un apprentissage, la découverte et la consommation de nourriture, l'activité sexuelle, ou encore l'accueil de congénères parents.

18. Florence Burgat, *Une autre existence. La condition animale*, Paris, Albin Michel, 2012.

19. Donald M. Broom, *Sentience and Animal Welfare*, Wallingford, CABI, 2014.

20. Cité dans Astrid Guillaume, « Le mot sentience entre dans le Larousse 2020 », *Droit animal, éthique et sciences*, 102, 2019, p. 25.

21. Harry Harlow, Margaret Harlow, « Learning to love », *American Scientist*, 54/3, 1966, p. 244-272; John Bowlby, *Attachment and Loss*, New York, Basic Book, 1969.

22. Jaak Panksepp, *Affective Neuroscience. The Foundations of Human and Animal Emotions*, New York, Oxford University Press, 1998; Jonathan Balcombe, *Pleasurable Kingdom. Animals and the Nature of Feeling Good*, New York, Macmillan, 2006.

23. Philippe Chemineau et al., *Douleurs animales en élevage*, Versailles, Quæ, 2013, p. 41-53.

24. Alain Boissy et al., « Émotions et cognition animale, ou comment l'éthologie permet d'accéder au bien-être des animaux de ferme », *Ethnozootéchnie*, 95, 2013, p. 59-64.

25. James Olds, « Pleasure Centers in the Brain », *Scientific American*, 195, 1956, p. 105-116.

Les bases archaïques de l'hédonisme

René Misslin définit le comportement hédoniste comme une *quête* de sensations agréables ; il ne consiste pas simplement à goûter des plaisirs. Ces derniers ne se donnant guère d'emblée, il faut rechercher ou créer les situations qui permettent de les éprouver. Deux étapes marquent la quête hédoniste. Lors de la première, un désir induit une action : la recherche d'une situation, d'un objet, d'un sujet ou d'un événement. Dans un second temps, il est possible d'obtenir la satisfaction attendue. Selon les chercheurs et les disciplines, on rend compte de ce processus en soutenant qu'une attente conduit à une action qui apportera une solution, ou qu'une tension sera suivie d'une relaxation. Cela rappelle ce que les éthologues disaient autrefois des comportements vitaux, tels que l'alimentation et la reproduction : certains distinguaient un cycle de trois phases, désir-action-satisfaction, d'autres deux étapes, l'appétitive et la consommatoire. Dans un premier temps, contentons-nous de cette dernière description. Lors de la première étape, l'animal concerné ressent un besoin ; mû par une motivation, il explore son milieu à la recherche de ce qui pourrait le satisfaire. Ce n'est que lors d'une deuxième étape que la tension perçue s'apaise, que la consommation de ce qu'il recherchait lui apporte une relaxation. Konrad Lorenz et Nikolaas Tinbergen sont allés jusqu'à écrire que le moment appétitif est sensible aux apprentissages, alors que la période consommatoire est de l'ordre de l'instinct (c'est-à-dire de l'enchaînement des actes innés). Ces auteurs ne parlaient ni de désirs ni de satisfaction, ces termes ne faisant partie ni de leur lexique ni de leurs concepts.

Mais la quête des plaisirs ne saurait se limiter aux seules satisfactions vitales. Au cours de ses propres recherches et au vu des travaux poursuivis en éthologie, René Misslin a tôt remarqué que les comportements animaux n'ont pas pour objectif immédiat d'assurer la pérennité des individus :

Le primatologue zurichois Hans Kummer, dans son passionnant livre sur les mœurs et structures sociales des babouins hamadryas, s'est livré à une méditation très intéressante sur ce qu'il appelle « la relation entre la valeur de survie et la satisfaction chez les êtres vivants²⁶ ». Il remarque que, de façon générale, les animaux ne règlent pas leur comportement sur la base de sa valeur de survie, mais sur sa valeur de satisfaction. Pour H. Kummer, la valeur de satisfaction à court terme est un compas qui donne l'orientation à la valeur de survie à long terme. Sans doute seuls les reptiles, les mammifères et les oiseaux possèdent l'équipement cérébral qui confère à la valeur de satisfaction la dimension hédonique. C'est la conclusion à laquelle parvient Michel Cabanac : « Il est vraisemblable que la perception du plaisir commence dans la phylogenèse avec les reptiles et se trouve chez tous les oiseaux et mammifères²⁷ »²⁸.

26. Hans Kummer, *Vies de singes. Mœurs et structures sociales des babouins hamadryas*, Paris, Odile Jacob, 1993, p. 184-188.

27. Michel Cabanac, *Place du comportement dans la physiologie*, Saint-Denis, Publibook, 2010, p. 196.

28. René Misslin, *Le comportement hédonique*, op. cit., p. 29. Les notes 26 et 27 appartiennent à la citation.

Ces conceptions ne sont pas majoritaires en biologie. On lit dans la plupart des ouvrages que les organismes seraient animés par des objectifs très précis : se maintenir en vie et se reproduire. À ces deux instances primordiales, il faudrait ajouter des processus de régulation permettant de contrôler le fonctionnement de l'organisme. Il est certain que ces nécessités laisseraient peu de place à des plaisirs « gratuits », à de pures fantaisies. Il n'est donc guère étonnant que, lorsqu'ils étudient la vie de relation des individus, les éthologues voient essentiellement des conduites utiles, des stratégies dont ils recherchent l'efficacité. Un pas de plus et l'animal est assimilable à une machine programmée dont on pourrait implémenter les fonctions, comme on le fait avec un robot. L'existence est alors réduite à un ensemble de fonctions vitales et le rôle des plaisirs serait de simplement les renforcer.

La conception de la vie animale que nous développons ici est bien différente. Certes, les activités des animaux leur permettent *in fine* de vivre et de se reproduire. Mais, à nos yeux, ce sont les désirs et les satisfactions accompagnant ces fonctions vitales qui motivent leurs actions, non les fonctions vitales elles-mêmes. En outre, suivant en cela René Misslin et Michel Cabanac, nous considérons qu'au cours de l'évolution les recherches de plaisirs se sont souvent émancipées des nécessités biologiques, qu'elles ont pris leur autonomie à l'égard des fonctions vitales qu'elles venaient autrefois renforcer. Il est du reste notable que la recherche de plaisirs s'exacerbe lorsque les besoins vitaux sont satisfaits : les animaux de zoo et les animaux domestiques jouent plus que les individus sauvages en nature, qui ne peuvent compter sur les humains pour veiller à leur survie. Si la quête hédoniste se libère pour peu que s'allège le poids des besoins vitaux, elle ne leur est donc plus directement liée.

Quoi qu'il en soit, le processus de quête passe toujours par un désir dirigé vers des objets et des événements nouveaux ou renouvelés. Apparaît alors la notion de plaisir pour le plaisir : la quête hédoniste travaille pour son propre compte. Il est même concevable que la satisfaction récompense, non pas la découverte de l'objet recherché, mais l'action même de rechercher²⁹. Il y a donc tout lieu de penser que l'hédonisme s'est manifesté chez les animaux bien avant l'apparition de notre espèce sur cette planète. C'est sur une base animale archaïque que se sont construites et développées les différentes variantes de l'hédonisme humain. Nous avons imaginé et mis au point une multitude d'activités propres à nous donner du plaisir. En variant les situations d'attente, c'est-à-dire en manipulant le désir ou en obéissant à ses impératifs, et en concevant différentes actions permettant d'atteindre divers types de satisfaction, notre espèce est

29. Le plaisir de l'action pour elle-même peut cependant conduire à des comportements compulsifs qui s'alimentent de tensions à la recherche de relaxation. Nombreux sont les animaux de zoo ou domestiques qui exhibent de telles activités irrépressibles et pathologiques. Certaines s'apparentent à des addictions, dont l'origine s'enracine dans le dysfonctionnement des circuits de récompense. On sait que la quête de satisfactions n'est pas un chemin sans risques. Une quête hédoniste trop intense impose aux individus de trouver des stimulations de plus en plus intenses pour que se maintiennent les mêmes niveaux de satisfaction. Sinon, s'installe un sentiment de frustration, qui aboutit à une quête sans relâche, conduisant à l'irrésistible sensation de « manque » que connaissent les individus « addicts ».

assurément la championne de la quête hédoniste. Les jouissances que nous procurent la musique, la gastronomie, le jeu, l'érotisme, le théâtre, la danse, la lecture, le sport, s'inscrivent dans une dynamique de tension-relaxation, attente-résolution, désir-satisfaction, qui a pour origine évolutive des comportements appétitifs et consommatoires dont elle s'est émancipée.

Le jeu : en tant que plaisir de l'action et du « faire semblant »

Le verbe « jouer » et le substantif « jeu » s'appliquent à bien des activités humaines : un orchestre joue une partition, un acteur un rôle, le sportif un match, hommes et femmes se livrent aux jeux de la séduction et de l'amour. On parle aussi de jeu politique, de jouer un mauvais tour ou de la pièce mécanique mal ajustée qui joue dans son alvéole. En revanche, ce vaste champ sémantique se trouve considérablement restreint en ce qui concerne la vie animale. Limitons ici nos analogies aux activités d'amusement, aux manifestations ludiques.

Depuis longtemps, le jeu des animaux suscite bon nombre de questions chez les éthologues, surtout quand il est considéré comme activité « gratuite ». En effet, nous l'avons vu, les théories évolutives estiment que les conduites sont sélectionnées afin d'augmenter les chances de survie et de reproduction ; elles retiennent avant tout l'utilité et la valeur adaptative des comportements. Dans ce cadre, les auteurs s'intéressant au jeu s'emploient logiquement à lui trouver une fonction en accord avec l'orthodoxie éthologique. Ainsi, le jeu préparerait les jeunes aux conduites propices à la survie, à la reproduction et à la vie sociale. Il servirait essentiellement à acquérir une pleine maîtrise de la motricité et à affiner la perception des sensations. Il faciliterait l'exploration de l'environnement, l'acquisition d'aptitudes pour combattre ou chasser, l'apprentissage de postures et de signaux de communication confortant la vie sociale et sexuelle.

Sans mettre en doute la validité de ces conceptions, on peut cependant les juger très insuffisantes. Comment imaginer un seul instant qu'un animal qui joue soit uniquement motivé par des fins évolutives et adaptatives ? Les arguments « utilitaires » ne rendent pas compte de ce qui incite un individu à jouer, rompant ainsi le cours de ses routines. Konrad Lorenz aurait placé ces activités sur le compte de l'instinct. Mais, aujourd'hui et pour de multiples raisons, ce genre d'explication est tenu pour très réducteur, car il ne rend pas compte de la complexité de la vie mentale des animaux. En d'autres termes, une approche « psychologique » semble indispensable si l'on veut savoir ce qui motive les activités ludiques d'un animal. Mais comment objectiver sa subjectivité, son « monde intérieur », ses « contenus de pensée » (pour adopter une terminologie « phénoménale ») ?

Jakob von Uexküll a proposé de qualifier d'*umwelt* le « monde propre » à chaque être, un univers qu'il estime doté de significations³⁰. Commentant cette notion, Florence Burgat écrit que, « [de] manière générale, le monde propre

30. Jakob von Uexküll, *Milieu animal et milieu humain*, Paris, Rivages, 2010.

de l'animal se découpe de la façon suivante : les objets saillants d'un milieu sont ceux qui ont une connotation d'activité pour l'animal³¹ ». En d'autres termes, la signification de certains objets figurant dans le « monde propre » d'un animal s'établit sur les actions qu'ils évoquent. Et parmi ces objets, il y en a qui procurent un « plaisir de l'action ». Il s'agit d'un processus commun aux animaux et aux humains, qui s'inscrit dans la dynamique de la quête hédoniste et des trois phases évoquées plus haut : désir-action-satisfaction.

Ce plaisir de l'action, ressenti en dehors de toute nécessité vitale immédiate, devient une fin en soi. Toutefois, ces activités ne sont pas uniquement fantaisistes ; certaines sont déjà répertoriées par les éthologues dans un cadre utilitaire. Par exemple, il n'est pas rare de voir un chat faire semblant d'attraper une souris ou un oiseau, ou bien mimer une sorte de combat. « Faire semblant » et « faire comme si » présentent des analogies avec bien des jeux humains que Johan Huizinga décrit ainsi : « Sous l'angle de la forme, on peut [...] définir le jeu [...] comme une action libre, sentie comme "fictive" et située en dehors de la vie courante, capable néanmoins d'absorber totalement le joueur ; une action dénuée de tout intérêt matériel et de toute utilité³². » De son côté, Pierre Garrigues nous rappelle que, pour Karl Groos comme pour Robert Fagen, nos activités artistiques s'inscrivent dans cette logique puisqu'elles demandent à l'acteur de faire semblant et au spectateur d'adhérer à cette fiction. Et d'en conclure que l'activité artistique aurait pour origine le jeu animal³³. Le jeu présente une exubérance de conduites caractérisées par le faire-semblant. Cela n'est pas sans rappeler les étonnements d'Adolf Portman face à la multitude de formes sous lesquelles apparaissent les êtres vivants. Analysant les travaux de ce chercheur, Isabelle Autran souligne : « [Il] est évident qu'il existe un écart manifeste entre la profusion des formes et les rôles fonctionnels censés les analyser³⁴. »

La nature serait-elle pour le coup dispendieuse ? Cette question n'est pas habituelle en biologie où domine le principe d'homéostasie, où la recherche de situations stables et économiques passe pour être une qualité spécifique aux êtres vivants. À tel point que, pour expliquer les débordements d'énergie propres aux parades sexuelles ou les morphologies « excentriques » de certains individus, les éthologues ont dû recourir à la catégorie de l'utilitaire et à des mécanismes complexes « d'emballlements évolutifs », tel le *runaway process*³⁵. Autrement dit,

31. Florence Burgat, « La construction des mondes animaux et du monde humain selon Jakob von Uexküll », dans Valérie Camos et al. (dir.), *Homme et animal, la question des frontières*, Versailles, Quæ, 2009, p.101.

32. Johan Huizinga, *Homo ludens. Essai sur la fonction sociale du jeu*, Paris, Gallimard, 1976, p. 35 [éd. orig. *Homo Ludens, Proeve Eener Bepaling van Het Spel-Element der Cultuur*, Haarlem, Tjeenk Willink, 1938].

33. Pierre Garrigues, « Est-ce que les animaux jouent ? », *Enfances & psy*, 15/3, 2001, p. 11-17 ; Karl Groos, *Les jeux des animaux*, Paris, Alcan, 1902 [éd. orig. *Die Spiele der Tiere*, Iéna, Gustav Fischer, 1896] ; Robert Fagen, *Animal Play Behavior*, Oxford, Oxford University Press, 1981.

34. Isabelle Autran, « Quel animal ? », *Prétempore*, 29/30, 2014, p. 315-321.

35. La théorie du *runaway process*, appelée aussi « emballement fisherien », est un mécanisme de sélection sexuelle avancé pour la première fois par le biologiste britannique Ronald Fisher en 1915 et développé dans son livre : *The Genetical Theory of Natural Selection*, Oxford, Clarendon Press, 1930. Selon ce modèle, l'évolution de caractères sexuels secondaires « exagérés » est déterminée par les choix de partenaires, systématiquement orientés sur la valeur attractive de ces caractères. Ce retour positif n'augmente par ailleurs pas la valeur de survie de ces caractères.

ces phénomènes dérogeraient aux règles de l'économie. De notre point de vue, la diversité des comportements, des morphologies, des modes d'être ne serait pas à mettre au seul crédit de l'utilitaire, car, loin d'être parcimonieux, pro-saïque et austère, le vivant semble plutôt prodigue, lyrique et hédoniste. Nous sommes invités à faire fi de conceptions « puritaines » et à ouvrir nos esprits à une vision plus « épicurienne » de la nature. Il faut pour cela renouveler notre lexique, à commencer par celui des éthologues.

L'évolution du lexique

En consultant l'index et la table des matières de divers manuels d'éthologie édités depuis plus d'un demi-siècle, on constate que des thèmes d'étude et des termes disparaissent, d'autres perdurent, certains apparaissent. Ce phénomène n'est pas essentiellement imputable à la fantaisie des chercheurs ou à l'air du temps, mais au fait qu'au fil des années, les éthologues font émerger de nouvelles questions et qu'ils leur répondent à l'aide d'ensembles théoriques « inédits », impliquant l'usage de termes nouveaux³⁶.

C'est ainsi que les mots « instinct » et « empreinte », si importants dans les années 1950 et 1960 pour les objectivistes tels Konrad Lorenz et Nikolaas Tinbergen, ont aujourd'hui disparu, ainsi que l'évoquent Gérard Leboucher et Pascal Mallet dans ce volume. Il en est de même des termes « apprentissage associatif » et « conditionnement », qui, à la même époque, faisaient florès dans les travaux des épigénètes Theodore Schnierla et Daniel Lerhman. La « cognition » règne désormais là où l'« intelligence » s'affichait, et l'« attachement » a succédé à l'« imprégnation ». La *behavioural ecology* nous a habitués à parler de « stratégie » et d'« efficacité du comportement » des individus censés « optimiser des bénéfices » et « minimiser les coûts » lors de la gestion de leur « budget temps-énergie ». L'étude de la vie sociale et des habitats a fait place à une « éco-éthologie ». Nombre d'espèces sont considérées dotées de « proto-culture », de « proto-langage », de « proto-outils », là où l'on parlait innocemment de mœurs et d'usages.

La question de l'hédonisme animal nous a permis de mettre en évidence les avantages que recèlent les analogies. Mais cela ne nous dispense pas d'être vigilants et critiques : on peut utiliser le même mot pour décrire des activités en différentes espèces animales et chez l'humain sans pour autant qu'il s'agisse de processus ou de déterminismes identiques. L'usage montre que nous préférons élargir la polysémie d'un mot plutôt que de créer un néologisme. Ou bien, ce qui est de plus en plus fréquent en biologie comme en bien d'autres domaines, nous utilisons un mot anglais, le francisant parfois, avec plus ou moins de bonheur, sans en définir exactement le sens, ce qui ne peut que nuire à la compréhension des textes. Mais au total et en dépit des effets pernicieux que peut induire l'extension à l'animal d'un terme utilisé pour les humains, nous sommes convaincus qu'il est nécessaire d'être audacieux si l'on veut être inventif.

36. Michel Kreutzer, *L'éthologie*, Paris, Puf (Que sais-je?), 2017.

Un chercheur se doit d'imaginer de nouvelles relations entre les événements qu'il observe. À ce titre, son travail ressemble à celui d'un peintre : il lui faut regarder le monde comme tout un chacun le perçoit, et cependant, en poussant plus loin ses investigations, le représenter sous un jour nouveau.

Un propos de Jean Dubuffet illustre ce point de vue. Cet artiste avait choisi de refuser la culture dominante et de s'exprimer en se référant à un concept de son invention, « l'art brut ». Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, il a théorisé des productions artistiques (dessins d'enfants ou œuvres de malades mentaux) et il a revendiqué une spontanéité artistique non contrainte par un système académique. Dans le texte qui suit, Dubuffet invite à regarder le monde « autrement », à redéfinir le réel. Pour mieux briser les conventions, il rédige sans ponctuation et sans utiliser les mises en forme habituelles de la pagination³⁷ :

TU RÉCUSERAS CE QUE TU AVAIS PRIS POUR LA RÉALITÉ TON
REGARD TU LE DÉSHUMANISERAS TU LE NETTOIERAS DE TOUT
CE QU'ON AVAIT VOULU T'APPRENDRE TU LE LIBÉRERAS DES NOMS
DONNÉS AUX CHOSES TON REGARD TU LE FIXERAS AU MOMENT
QU'IL N'EST PAS ENCORE INTERPRÉTÉ PAS ENCORE DÉNATURÉ
PAR LES NOMS DONNÉS AUX CHOSES IL N'Y AURA PLUS DE CHOSES
QUAND IL N'Y AURA PLUS DE NOMS ALORS TU DÉCOUVRIRAS
QU'IL Y A DANS LE MONDE BIEN PLUS DE CHOSES QUE N'EN
DÉNOMBRAIT LE VIEUX CADUQUE RÉPERTOIRE ET QU'ELLES NE
SONT PAS DE LA SORTE QU'ON T'AVAIT FAIT CROIRE CE QUE TU
AVAIS PRIS POUR OBJETS ET CORPS N'ÉTAIT RIEN PLUS QUE
TRANSITOIRES FIGURES ELLES TE TROMPAIENT TU N'Y PORTERAS
PLUS ATTENTION ELLES SE FONT ET SE DÉFONT ELLES N'ONT PAS
DE PROPRE SUBSTANCE NE SONT QUE LEURRES D'UN INSTANT
ÔTE MAINTENANT DU CHAMP LE FALSIFIANT JALONNEMENT DE
LA FABLE HUMANISTE L'ÊTRE N'EST PAS EN CES QUELQUES POINTS
OÙ TU CROYAIS LE VOIR L'ÊTRE EST PARTOUT UN BOUILLON QUI
NE S'INTERROMPT PAS QUI CIRCULE AU DEDANS COMME AU
DEHORS DES FIGURES QUE TU AVAIS PRISES POUR DES CORPS
DOUÉS D'EXISTENCE PROPRE RIEN DE CE QUE TU AVAIS VU N'EXISTE
ET TU N'EXISTES PAS NON PLUS CESSE DE VOIR DES ÊTRES OÙ IL
N'Y EN A PAS VOIS MAINTENANT BONDIR L'ÊTRE PARTOUT

On ne saurait reconsidérer le monde avec plus de liberté... et de plaisir! Chaque nouvelle génération de chercheurs découvre dans le comportement des animaux des faits que l'ancienne n'avait pas vus ou considérés comme négligeables. Aujourd'hui, un jeune chercheur pourrait faire remarquer, aux anciens adeptes de l'instinct et des apprentissages associatifs, qu'il y a bien plus de sentience et

37. Jean Dubuffet, *Oriflammes*, Marseille, Ryôan-Ji, 1984. Nous sommes reconnaissant à la Fondation Dubuffet, Paris, et à sa directrice madame Sophie Webel, de nous avoir accordé l'autorisation de citer cet extrait.

de quête hédoniste chez les animaux que n'en concevaient leurs ensembles théoriques et conceptuels. Attribuer aux animaux des activités qualifiées d'hédonistes dépasse le simple domaine de l'intuition, ou de l'usage métaphorique. *Ces conduites ont beau se manifester d'une manière propre à chaque espèce, dans le cadre de nécessités vitales ou de jeux frivoles, cela n'enlève rien au fait qu'un même mobile ancestral s'exprime là : il s'agit de satisfaire des désirs inhérents à l'existence.* L'analogie est manifeste, l'hédonisme constitue une grille de lecture incontournable des conduites animales et humaines.

É. Baratay (dir.), L'animal désanthropisé,
Paris, Éditions de la Sorbonne, 2021